# La ville et les champs

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 23

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-206902

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

» Quoi qu'il en soit, cette espèce de réprobation qui pèse sur les ânes m'attriste.

»...Et croyez-vous, en fin de compte, que ça lui fasse bien plaisir à cet animal d'être devenu sans raison le symbole de la bêtise et de l'ignorance humaines; d'être bafoué, raillé, meurtri de coups, criblé d'épigrammes tout du long; de se voir vilipendé dans des fables, goguenardisé dans les récits, ravalé dans les écoles?

»...L'âne me semble intéressant comme un faible, comme un humble, comme un opprimé. Il est notre compagnon de misère et de passion. Il nous offre un modèle continu de résignation et de sacrifice. Jamais on ne caresse l'âne, et il va quand même. Jamais on ne glorifie l'âne, et il ne se remplit point d'orgueil. Jamais on ne fera boire un âne qui n'a pas soif, et il nous offre un rare exemple de sobriété. Je le cite aux sociétés de tempérance.

» L'âne est frugal et mélancolique comme un sage. Il vit de chardons et de rêves. Sachant bien que ce n'est pas la qualité de notre fardeau, mais la façon dont on le supporte qui fait notre mérite, il se laisse charger de toutes sortes de marchandises dépréciées...

»... Toute sa vie, il fait œuvre méritoire, humble, modeste. On l'attelle à la roue du moulin, il la tourne. On le rosse d'étrivières, il cherche à s'amender. Et quand il a servi jusqu'à la fin, et que pelé, galeux, meurtri, fourbu, la corne usée, le poil blanchi, portant les stigmates saignants de sa besogne sans gloire, il crève dans son étable, il veut servir encore. Avec sa chair, on fait des saucissons. Avec sa peau on fait du parchemin. Avec du parchemin, on fait des titres. Avec des titres on fait des pédants. Avec du parchemin, on fait des grosses caisses. Et avec des coups de grosse caisse, on fait tout... »

Voilà ce qu'écrivit Marc Monnier, l'un des plus spirituels parmi nos auteurs romands. Ânes, nos bien chers frères, vous voilà bien vengés!

---

**Un point d'histoire.** — On vient de conter à bébé, qui a 6 ans, l'histoire de Guillaume-Tell. Il a écouté avec la plus profonde attention et reste pensif.

Au bout d'un moment, sa maman lui demande à quoi il songe.

— C'est que je voudrais bien savoir qui c'est qui a mangé la pomme!

---

## LA REDINGOTE GRISE

La redingote grise dont il est ici question, c'est, on le devine, la redingote légendaire de Napoléon Ier. On ne peut évoquer le souvenir du grand capitaine sans évoquer du même coup celui de la fameuse redingote et du petit chapeau, non moins fameux.

Oh! dit un chroniqueur, cette redingote grise, en drap fin de Louviers, avec les entournures des manches fort larges, de façon à ce qu'on pût la retirer ou la mettre sans enlever les épaulettes qui y étaient fixées, cette redingote grise est, à notre avis, un des plus beaux traits de génie du grand empereur.

Il avait compris que, gagner des batailles, fonder des royaumes, bouleverser l'Europe, cela n'était pas tout pour sa gloire: il fallait encore qu'il imprimât dans l'esprit de ses contemporains, dans l'imagination des siècles à venir, une image de lui, qui ne fût point banale, une silhouette bien personnelle, étrange, et simple pourtant, quelque chose qu'on n'avait jamais vu, et qui, cependant, n'eût rien de théâtral ni de luxueux: et alors sur l'uniforme des grenadiers à pied de la garde, qu'il portait ordinairement, — habit à collet bleu foncé, parements, revers et retroussis blancs, — il eut cette idée de mettre une simple redingote de bon bourgeois aisé, une redingote en drap gris. Cette bizarrerie qui, chez tout autre, eût paru ridicule, obtint le succès que l'on sait. L'imagination populaire ne connaît l'empereur qu'avec la redingote grise et le petit chapeau.

D'ailleurs, on doit croire plutôt que si l'empereur adopta ce costume, c'est qu'il le trouvait commode, car jamais homme ne s'occupa moins de sa toilette. Ses vestes et ses culottes étaient toujours de casimir blanc. Il en changeait tous les matins; on ne les lui faisait blanchir que trois ou quatre fois. Deux heures après qu'il était sorti de sa chambre, il arrivait très souvent que sa culotte était toute tachée d'encre, grâce à son habitude d'y essuyer sa plume et d'arroser tout d'encre autour de lui en secouant sa plume contre sa table. Cependant, comme il s'habillait le matin pour toute la journée, il ne changeait pas pour cela de toilette et restait en cet état le reste du jour. Lorsqu'il sentait à une de ses jambes une démangeaison, il se frottait avec le talon du soulier — souvent taché de boue — dont l'autre jambe était chaussée, et maculait ainsi ses bas de soie blancs. Pourquoi les peintres d'histoire ne recherchent-ils pas ces détails? un Napoléon recevant les ambassadeurs, ou donnant audience au conseil d'Etat, avec une culotte remplie de taches d'encre et des bas salis de boue, serait bien plus *réaliste* et bien plus vrai que l'empereur théâtral et gourmé qu'on nous représente continuellement.

Par suite de la fidélité de l'empereur à ses anciennes habitudes, son cordonnier, dans les premiers temps de l'empire, était celui-là même qui l'avait chaussé lorsqu'il était à l'Ecole militaire. Depuis ce temps, il le chaussait toujours d'après ses premières mesures, sans lui en prendre de nouvelles; aussi ses souliers et ses bottes étaient-ils mal faits et sans élégance. Constant, le valet de chambre de confiance, obtint enfin de son maître qu'il se ferait prendre de nouvelles mesures. Il courut aussitôt chez le cordonnier qui n'avait jamais vu l'empereur, quoiqu'il travaillât pour lui, et qui fut tout stupéfait d'apprendre qu'il lui fallait paraître devant sa majesté: la tête en tournait. Comment oserait-il se présenter devant lui? Quel costume fallait-il prendre? Constant l'encouragea et lui dit qu'il devait mettre un habit à la française, avec la culotte, l'épée, le chapeau tricorne, etc. Il se rendit ainsi panaché aux Tuileries. En rentrant dans la chambre de Sa Majesté, il fit un profond salut et demeura fort embarrassé.

— Ce n'est pas vous, dit l'empereur, qui me chaussiez à l'Ecole militaire?

— Non, Votre Majesté l'empereur et roi, c'était mon père.

— Et pourquoi n'est-ce plus lui?

— Sire l'empereur et roi, parce qu'il est mort.

— Combien me faites-vous payer mes souliers?

— Votre Majesté l'empereur et roi les paie dix-huit francs.

— C'est bien cher.

— Votre Majesté les paierait bien plus cher si elle voulait.

L'empereur rit beaucoup de cette niaiserie et se fit prendre mesure; mais ses rires avaient complètement déconcerté le pauvre homme; lorsqu'il s'approcha, le chapeau sous le bras et et faisant mille saluts, son épée se prit dans ses jambes, fut rompue en deux et le fit tomber sur les genoux et sur les mains. Il eut à peine la force de se retirer en faisant beaucoup d'excuses... et voilà pourquoi Napoléon n'a jamais été bien chaussé.

— Combien me faites-vous payer mes souliers? Cette question n'a rien de surprenant de la part de l'empereur, qui apportait aux plus petits détails de son service particulier, autant d'ordre et d'économie que le plus humble des rentiers de province. M. Germain Bapst conserve des factures bien éloquentes en leur laconisme.

POUPARD ET Cie

*Palais du Tribunal, galerie côté de la rue de la Loi, 22.*

Paris, 19 août 1808.

Fourni pour le service personnel de Sa Majesté l'Empereur et roi :

Deux chapeaux castor à 60 fr. . . . 120 fr.
24. Le repassage d'un chapeau et fourni une coëffe piquée en soie . . . 6 fr.
26. Le repassage id. id. . . . 6 fr.

Ainsi le fameux chapeau coûtait 60 francs; et quand la coëffe en était fatiguée ou le poil rebroussé, Napoléon le faisait repasser ou redoubler.

La redingote, elle, coûtait à l'empereur 160 francs.

---

## La ville et les champs

Dans une proclamation, adressée au peuple vaudois, le 4 février 1798, quelques jours donc après la proclamation de l'indépendance de notre canton, le *Comité de Réunion* de Lausanne exhortait nos populations à bien veiller au choix de ceux qui seraient appelés à les représenter dans les assemblées primaires qui allaient être élues.

On remarquait entre autres ce passage, dans cette proclamation :

« Il est essentiel que vos représentants soient » de vrais patriotes, reconnus pour tels avant la » révolution.

» Ne croyez point qu'ils soient tous dans les » villes. Cherchez-les aussi dans les campagnes, » parmi les bons agriculteurs Leur bon sens et » leur droiture doivent être préférés au savoir » et à la ruse de quelques habitants des villes. »

---

**En cachette.** — Madame donne l'autre jour deux sous à sa bonne pour affranchir et expédier une lettre.

La bonne revient avec les deux sous.

— Alors, Nathalie, demande madame, vous n'avez donc pas mis ma lettre à la poste, puisque vous rapportez les dix centimes?

— Pardon, Madame; mais y avait personne; je l'ai mise dans le trou sans qu'on me voie.

---

**Maman très moderne.** — A une élection paroissiale où les femmes sont admises à voter :

— Bonjour, chère madame; votre mari ne vous accompagne pas?

— Non, depuis que nous avons deux bébés, il ne peut plus sortir que pour aller à son bureau.

---

Le **Kursaal** entre dans sa saison d'été; elle sera de un mois à cinq semaines et les représentations auront lieu les vendredi, samedi et dimanche, à 8 ½ heures et, éventuellement, en cas de pluie, le dimanche à 2 ½ h. matinée.

La première de ces séries a commencé hier; c'est un grand succès. Le programme est composé de: trois séries de trois cents mètres au moins chacune du Vitographe Froissart; une opérette du bon répertoire: *Les Charbonniers*, jouée par M. Ridon, Mme Franco et plusieurs artistes; deux numéros de chant; les romances de Mme Landoza et les amusantes joyeusetés du troupier Ridon; les Frank-Legay; un trio de danseurs étourdissants avec un soliste russe, Les Karlay's, équilibristes excellents, etc., etc.

Ajoutons que la salle est ventilée et que l'orchestre est au complet.

---

## Soupe au lait.

Pour trois personnes. Un litre de lait, une cuillerée à bouche de Maizena, deux jaunes d'œufs, du sucre, du zeste d'un citron, ou de la vanille ou des amandes brisées. Le tout à remuer fortement sur feu vif jusqu'à ébullition. Versez ensuite dans la terrine et ajoutez des flocons de blanc d'œufs battu en écume. L'écume peut également être fouettée dans la terrine.

*Rédaction:* Julien Monnet et Victor Favrat

Lausanne. — Imprimerie Ami Fatio.